

Arlette Farge et Éric Vuillard : « Faire entendre quelque chose du silence du grand nombre »

propos recueillis par Julie Clarini [Le Monde](#), 8 septembre 2016

L'historienne et l'écrivain signent chacun, en cette rentrée, un livre qui tire de l'oubli quelques « vies minuscules » de la fin du XVIII^e siècle. C'est l'occasion d'un riche échange sur la force politique de l'histoire et de la littérature.



Arlette Farge et Éric Vuillard. BRUNO LÉVY POUR « LE MONDE »

Passionnée par la vie et le destin du petit peuple du XVIII^e siècle, proche de Michel Foucault, avec qui elle signe, en 1982, ***Le Désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille*** (Gallimard), Arlette Farge, éminente historienne, fréquente, depuis ses premiers travaux, les archives judiciaires de Paris.

C'est là qu'elle a trouvé la matière de ***La Révolte de M^{me} Montjean***, son nouveau livre, notes intimes et quotidiennes d'un artisan parisien désarçonné par le brusque changement de son épouse : M^{me} Montjean aspire soudain à vivre comme une aristocrate ! De son côté, Éric Vuillard est un écrivain lecteur d'histoire, comme l'ont montré ses précédents livres (***La Bataille d'Occident***, ***Congo*** et ***Tristesse de la terre***, tous chez Actes Sud). Il signe, en cette rentrée, un beau ***14 Juillet***, récit de la prise de la Bastille au plus près des assaillants.

Arlette Farge, vous cherchez, avec ce journal d'un mari trompé, tiré des archives, à entrer dans les « interstices » de l'histoire. Quant à vous, Éric Vuillard, vous insistez sur cette idée que le passé nous échappe : « Il faut écrire ce qu'on ignore. » N'y a-t-il pas une parenté dans vos approches, une même curiosité pour ce que ne dit pas l'histoire ?

Arlette Farge : Ce qui m'a frappée, c'est l'incroyable écart entre une année qui a été très étudiée par les historiens, l'année 1775, pendant laquelle se déroulent des émeutes de la faim, et ce couple en « révolution » pour lequel le monde extérieur n'existe pas, si ce n'est le système aristocratique que la femme veut imiter. Il m'a semblé intéressant de montrer, au moment de la « guerre des farines », des choses qui ne sont généralement jamais vues par les historiens, important d'aller dans les interstices de la société découvrir un couple qui se défait.

M^{me} Montjean a envie d'imiter ceux qui sont au-dessus d'elle, alors que ceux qui ont pillé les boulangeries dans les émeutes vivrières se sont révoltés contre les règlements et l'autorité. Ce balancement m'a fondée dans l'idée que l'histoire ne peut jamais tout dire.

Éric Vuillard : Jean Dussaux, traducteur de Juvénal et admirateur de Rousseau, missionné par l'Assemblée nationale pour faire une relation de la prise de la Bastille, raconte que, le soir du 14 juillet 1789, certains émeutiers furent reçus à l'Hôtel de Ville, mais que la plupart s'enfuirent « **comme s'ils avaient**

fait un mauvais coup ». Ils échappèrent ainsi à l'échafaud – et aux livres d'histoire : on n'aura pas leur nom. Mais l'histoire, comme la littérature, peuvent tenter de faire entendre quelque chose de ce silence du grand nombre.

Arlette Farge a une manière très délicate de faire sentir les archives dans ses livres ; j'ai en mémoire des phrases comme celle-ci, tirée sans doute d'un procès-verbal : « **Quel est votre état ? – Malheureux.** » Les archives palpitent toujours d'une manière singulière. Ça me fait penser à ce que dit Michel Foucault dans « La Vie des hommes infâmes » (1977) : quand il lit des archives, il est plus bouleversé que par n'importe quel roman. Au fond, il suffit d'un nom, d'une date, deux ou trois toutes petites choses, et l'on est aussitôt partie prenante. Cela éveille l'empathie, et l'empathie appartient à la littérature, quand l'histoire essaie plutôt de s'en dégager.

Quelle serait la différence entre vos deux approches, l'une historienne, l'autre littéraire ? Est-ce qu'elle tourne autour de cette notion d'empathie ?

Arlette Farge : Moi, je suis empathique – et comment ne pas l'être devant ces archives ? Justement, ce qui a été tout le temps très important pour moi, c'était de faire comprendre que les émotions, la sensibilité, l'empathie ne troublaient pas la rationalité. Au contraire, l'émotion, c'est une stupeur de l'intelligence.

Quand je travaille sur les archives, je sais que je ne dois pas raconter l'histoire mais l'écrire. A ce moment-là, j'ai un double mouvement : je suis dans un endroit très précis où je laisse l'empathie exister mais, en même temps, je ne m'en sers pas pour écrire. Elle n'entre pas dans l'interprétation des faits, dans ma rationalité scientifique et dans la volonté de dire la vérité (je sais bien que l'histoire ne dit pas la vérité, mais la vérité). Cette démarche n'a pas toujours été comprise.

Quand j'ai commencé à travailler, il y a longtemps, il y avait vraiment un tabou sur l'émotion. De plus, j'étais une femme, ce qui autorisait les gens à me reléguer à l'anecdotique. Or, ce qui m'intéresse, ce n'est pas un pur plaisir de description, mais bien de montrer, grâce à cette curiosité pour les interstices, comment un peuple est très souvent en résistance et, s'il n'est pas toujours en révolte, qu'il pense par lui-même.

L'affaire Montjean, ce n'est rien mais, en même temps, cela dit énormément sur cette fin du XVIII^e siècle et sur cet écart entre une société toute petite-bourgeoise et un monde aristocratique. Au fond, de l'empathie, si je n'en avais pas, je ne ferais pas ce métier.

Éric Vuillard : L'histoire est une discipline avec ses propres règles de vérification ; il existe une communauté d'historiens. C'est une différence essentielle. Et puis, prenons l'exemple du 14 juillet : qu'est-ce que nous faisons des morts ? On a un chiffre, 98 morts. Mais la mort de Flesselles, le prévôt des marchands, et celle du marquis de Launay, gouverneur de la Bastille, sont très bien documentées. Cela en fait des moments terribles. On a du même coup le sentiment que la violence est tout entière du côté des émeutiers. En - incarnant les autres morts (sur lesquels on a très peu de chose), je souhaite corriger cette asymétrie, et être, d'une certaine façon, plus proche des faits, de ces 98 morts.

Ne partagez-vous pas un même geste éthique, politique, de restitution de vies oubliées ?

Arlette Farge : Ce récit d'Éric Vuillard, nourri par les archives, est en effet fondé sur ce parti pris que nous partageons sans doute : faire revenir à la lumière ceux que l'on n'a jamais vus, jamais entendus. Nous sommes animés tous les deux par une espèce de révolte contre un académisme qui fait que les grands moments de l'histoire sont toujours salués et que, en revanche, rien n'est jamais un moment d'histoire quand il s'agit d'une « **vie minuscule** », comme dit l'écrivain Pierre Michon. Je pense à cette phrase de **Mère Courage**, de Bertolt Brecht (1941), qui résume cela.

Ce sont deux personnages qui dialoguent. L'un dit : « **Ah le voilà qui enterre le Maréchal, c'est un moment historique.** » L'autre répond : « **Ils ont blessé ma fille au visage, c'est cela pour moi un moment historique.** » Mais je ne pourrais jamais écrire ce qu'écrit Éric Vuillard, car je ne cherche pas la même chose que lui : j'essaie d'interpréter les faits pour donner sens à toute une société autour. Lui a toute liberté d'être à l'intérieur de la Révolution, d'en épouser le mouvement, et même d'être investi par elle complètement. Il y a l'effervescence dans son livre. Ça, je ne peux pas me le permettre.

Mais je peux convaincre que l'histoire, c'est être plongé dans la vie d'aujourd'hui et tout questionner à nouveau, constamment, c'est donner un sens au présent – bref, le contraire de ce que disait François Fillon le 28 août, quand il propose que « **les maîtres ne soient plus obligés d'apprendre aux enfants à comprendre que le passé est source d'interrogations** ».

Éric Vuillard : Si on est écrivain, plutôt qu'historien (la littérature étant née, au fond, dans un rapport à l'histoire), c'est sans doute que l'on s'en remet davantage au rythme, aux mots. L'écrivain s'imagine, à tort ou à raison, que des vérités se dénouent dans une sorte d'abandon aux mots, alors que l'historien modère ce rapport au langage.

Les archives de Georges Duby (1919-1996) montrent, semble-t-il, que, en se relisant, il se séparait de certains effets. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est donc que la première version est plus littéraire, au sens où on l'entend généralement ; et qu'elle a été nécessaire. Pour ma part, bien des idées me viennent en écrivant.

Vos deux livres font explicitement référence au présent. Pourquoi ?

Arlette Farge : Pénétrer dans ce monde des archives, c'est pénétrer dans une réalité sociale qui a des différences avec aujourd'hui, mais aussi de grands points communs. Dans l'histoire du couple Montjean, on retrouve l'envie d'en être qui anime beaucoup d'entre nous. On condamne les très riches au-dessus de nous et, de manière contradictoire, on a envie de leur ressembler. Dans la volonté constante de l'épouse Montjean d'imiter le monde aristocratique, de ne pas se soumettre à sa condition, et dans les émeutes qui se déroulent en parallèle, on pourrait voir un mélange entre l'espèce de folle fascination pour le monde de l'argent et Nuit debout.

Éric Vuillard : L'histoire s'écrit toujours au présent. Ce qu'il y a de frappant, aujourd'hui, c'est la constitution d'une oligarchie puissante qui expose ses atours. Le rouge aux joues que se met M^{me} Montjean fait penser à notre mode du souci de soi, spas, folies cosmétiques, qui mime les pratiques de notre oligarchie. C'est une course évidemment perdue d'avance ; et qui s'accompagne aussi, comme dit Arlette Farge, de formes de résistance.

Mais surtout, dans l'histoire, il y a des effets de structure, des moments où les inégalités sont telles que deux époques deviennent, pour ainsi dire, comparables. Le présent rend soudain du relief à certaines choses du passé. La question de la dette à la veille de la Révolution n'est pas ce qui importe le plus à Jaurès quand il écrit son *Histoire socialiste de la Révolution française* (1901-1908). Elle résonne, en revanche, davantage pour nous. De même que la question du chômage...

Arlette Farge : Je voulais justement vous demander : pourquoi empruntez-vous parfois des mots qui n'existent pas au XVIII^e siècle, comme « chômage » ou « spéculation sur la dette » ? L'histoire académique ne permet guère ce genre d'écart...

Éric Vuillard : Parce que je pense que tout le monde doit pouvoir être, en droit, lecteur ou écrivain. C'est à ce projet démocratique que s'adosse la littérature. Or certains mots, il me semble, clarifient la situation. Si l'on regarde chez Michelet ou chez Louis Blanc, il y a aussi des anachronismes, leur style l'est. La situation économique des années 1780, nous la nommons aujourd'hui : dette souveraine, chômage... C'est une obsession de Necker, la dette. Et Necker est un peu comme ces hommes qui, de nos jours, viennent de la banque et qu'on voit apparaître en politique.

De même que M^{me} Montjean évoque des jeunes filles ou des jeunes garçons d'aujourd'hui qui regardent vers le haut de manière désespérée, de même des hommes d'État issus de la banque évoquent impitoyablement Necker. Il existe, avant la Révolution, une consanguinité entre la finance et l'État, dont nous faisons nous aussi l'expérience.

Éric Vuillard, pourquoi avoir choisi d'écrire sur la journée du 14 juillet ?

Depuis les grands romans du XIX^e siècle, l'un des projets de la littérature, c'est de dire le collectif. Et depuis l'école des Annales, l'écriture de l'histoire se concentre sur les mouvements de fond ; elle met du même coup au jour les petites gens, les douleurs du peuple, pour le dire vite. Si bien que les grandes dates, l'histoire à la papa, sont laissées de côté. Or il m'a semblé que s'attacher à un grand événement du point de vue de la foule, des innombrables inconnus qui la composent méritait d'être entrepris. Et le 14 juillet est la date où ces inconnus sont entrés dans l'histoire et y ont joué le premier rôle ; c'est donc la date par excellence pour en parler.

Et puis, nous vivons à une époque où, lorsqu'on raconte un épisode du passé, on est pris dans un mouvement déceptif. Sans doute parce que toute une génération, celle de Mai 68, s'est politiquement trouvée dans un moment douloureux, d'échec, par rapport à ses aspirations, qu'elle a été vaincue, d'une certaine manière. Il m'a donc semblé important de repenser l'événement inaugural qui a vu surgir le peuple sur la scène du monde. Mais surtout, le 14 juillet, le peuple est victorieux. Cela encourage à plus d'égalité et de liberté, ce qui nous est essentiel à tous. Et l'histoire n'est pas terminée...

Critique. L'ardente épouse d'Arlette Farge

La Révolte de M^{me} Montjean. L'histoire d'un couple d'artisans au siècle des Lumières, d'Arlette Farge, Albin Michel, 184 p., 14,50 €.

Ah le pauvre homme, le pauvre homme ! On a tellement envie, à la lecture de son journal, de faire de M. Montjean un personnage de comédie ou de vaudeville. Mari trompé, femme frivole, cuisinière écoutant aux portes, finances du ménage effondrées et, pour finir, duel fantoche. Pourtant, rien de ce qui lui arrive n'est une farce. L'historienne Arlette Farge a retrouvé son journal manuscrit dans les Archives nationales, à Paris, série « Affaires judiciaires ». Il était là, tel quel, à l'état brut : un condensé de vie, plusieurs mois de coexistence conjugale malheureuse, fiévreusement consignés. M. Montjean, Parisien de la fin du XVIII^e siècle, artisan de son état, y tient le récit de ses déboires. Son couple se défait sous les revendications de son épouse : connaître les plaisirs de la bonne chère, de la conversation, de la promenade, être « *dehors* ». Et non « *dedans* » à travailler. Et cette épouse-là ne le clame pas seulement haut et fort. Elle le fait.

Bien sûr, *La Révolte de M^{me} Montjean* est un livre d'histoire. Arlette Farge y déploie son immense savoir sur la vie du peuple parisien, sur le quotidien populaire ou la fine stratification sociale. Grâce à ses annotations, on saisit que le fiacre emprunté par M^{me} Montjean signe son inconstance, et que le rouge aux joues, en son cas – et dans cette quantité –, ne la rend pas recommandable.

Mais le document offre aussi un plaisir purement romanesque. Cette sorte de huis clos à cadence rapide dans lequel nous entraîne M. Montjean nous fait tourner les pages au rythme de ses suffocations. Cette épouse incontrôlable, la fera-t-il enfermer par lettres de cachet comme il était courant dans les premières décennies du siècle ? Ira-t-il se battre, comme l'y invite un des courtisans de sa femme, devenu un hôte fâcheux ?

De ce matériau exceptionnel, l'auteure, avec sa merveilleuse langue, fait une histoire non seulement innervée d'une fièvre sensuelle très XVIII^e, non seulement pénétrée d'une étourdissante rébellion féminine, mais touchant à nos aspirations profondes et au sens de nos révoltes. **J. Cl.**

Critique. L'ardente journée d'Éric Vuillard

14 Juillet, d'Éric Vuillard, Actes Sud, « Un endroit où aller », 204 p., 19 €.

Folle révolution qui commence en s'attaquant à une folie. Et où l'essentiel tient dans ce chavirement de la foule qui, massée devant le petit manoir de Jean-Baptiste Réveillon, faubourg Saint-Antoine, le 28 avril 1789, en force l'entrée, le pille, l'éventre : « *Ils voulaient faire chanter les lustres, ils voulaient danser parmi les voilettes, mais surtout, ils désiraient savoir jusqu'où l'on peut aller, ce qu'une multitude si nombreuse peut faire.* » La prise de la folie Titon, sous la plume d'Éric Vuillard, est une répétition générale avant la grande scène de la prise de la Bastille.

Le 14 juillet, la chaleur est ardente, elle fait vibrer les murs et accable les corps. Nous voici avec la foule qui se presse devant les fossés de l'imposante prison. Jeune et bigarrée, cette foule, et pas si anonyme que ça. Éric Vuillard égrène les noms, ceux dont quelque part on a gardé la trace. Car si ce n'est pas grand-chose, au moins « *ce sont les syllabes de la vérité* », les témoins de ces vies minuscules qui ont fait l'histoire. Avec cette sensibilité qui lui est propre, cette attention au surgissement de l'événement comme à ses conditions, toujours à la fois nécessaires et dérisoires, Éric Vuillard déploie un tableau remarquable de cette longue journée.

D'un coup, il lui fait sauter son corset officiel de manuel scolaire. Il retrouve le tremblé de ce qui menace de se produire, piste le possible dans l'avéré, saisit l'effarement devant ce qui a lieu. Effarement ne veut pas dire désapprobation, encore moins tristesse. Il y a de la joie dans tout cela, du comique, même – Hugo dirait du grotesque –, et du drame, bien sûr. Vuillard met son talent à évoquer la multitude, à rendre hommage à chacun, aux actes de courage et de déraison, qui ont permis de « *tout foutre par-dessus bord* ». Et il emporte le lecteur, saisi par ce mélange de trivial et de flamboyant qui a fait l'Histoire. **J. Cl.**

Signalons, du même auteur, la parution en poche de *Tristesse de la terre. Une histoire de Buffalo Bill Cody*, Babel, 176 p., 6,80 €.

Également... Citoyen Duquesnoy

Un révolutionnaire malgré lui. Journal mai-octobre 1789, d'Adrien Duquesnoy, *Mercur de France*, « *Le Temps retrouvé* », 300 p., 21 €

« *Nous faisons très gravement des choses frivoles et très légèrement les choses les plus graves. Nous ne délibérons ni ne discutons : nous crions, nous clabaudons, nous nous emportons* » : cette seule phrase, couchée sur le papier le 14 septembre 1789 à propos de l'Assemblée nationale, devrait suffire à convaincre. Il y a quelque chose d'inouï dans le journal d'Adrien Duquesnoy (1759-1795), représentant du tiers état puis député à la Constituante. Observateur hors pair des événements qu'il consigne de mai à octobre 1789, doté d'un humour acerbe, ce député de 30 ans écrit un bulletin d'information qui est en même temps un texte très personnel sur cette exceptionnelle séquence politique. Comme le note Guillaume Mazeau, qui en assure l'édition, ces pages, précieuses à plus d'un titre, le sont aussi parce qu'elles montrent « *à quel point lors des grandes crises politiques, le passage à l'acte s'accompagne toujours d'une intense réflexion critique sur le sens et la légitimité de ce qui arrive* ». **J. Cl.**